

Ivana  
Obradovic

# Représentations, motivations et trajectoires d'usage de drogues à l'adolescence

Avant 18 ans, la plupart des adolescents ont expérimenté l'alcool, le tabac et le cannabis et certains sont déjà installés dans un usage régulier : un tiers fume tous les jours du tabac et un sur dix consomme de l'alcool et/ou du cannabis au moins dix fois par mois (Spilka *et al.*, 2015). L'adolescence constitue un temps propice aux initiations. Elle marque aussi, parfois, l'installation dans des pratiques d'usage qu'il convient de repérer au plus tôt (Beck, 2016).

Si les enquêtes quantitatives mesurent les niveaux de consommation de substances psychoactives, elles ne rendent compte ni des contextes, ni des parcours d'usage. S'agissant des études qualitatives, la plupart ciblent les usagers adultes, souvent les plus problématiques (appréhendés à travers les dispositifs de soins), rarement les plus jeunes, dans toute la diversité de leurs consommations (rares, occasionnelles ou régulières ; récréatives ou problématiques). Dans cette perspective, l'enquête ARAMIS (Attitudes, Représentations, Aspirations et Motivations lors de l'Initiation aux Substances psychoactives) vise à explorer les perceptions et les motivations des usages de drogues parmi les mineurs et leurs trajectoires de consommation d'alcool, de tabac, de cannabis et/ou d'autres drogues illicites. Retracer les raisons d'agir d'une large palette de jeunes, engagés dans différents types d'usages, a permis d'appréhender, de manière qualitative, leur rapport aux risques mais aussi leurs intérêts à consommer. En effet, les consommations sont enchâssées dans un environnement et un contexte et sont attachées à des significations ou à des besoins.

Pourquoi les adolescents ont-ils recours aux produits psychoactifs ? Comment certains développent-ils des habitudes de consommation alors que d'autres parviennent à limiter leur usage ? Pour explorer ces questions fondamentales, peu documentées en France hormis de rares travaux, parcellaires ou anciens<sup>1</sup>, une vaste campagne d'entretiens a été menée, entre 2014 et 2017, auprès de 200 mineurs de profils sociaux diversifiés, enrichie d'observations en direct (voir repères méthodologiques). L'échantillon porte sur la génération née entre 1996 et 2002 (âgée de 13 ans à tout juste 18 ans lors de l'enquête), qui a grandi dans un contexte de crise économique et de chômage endémique. Sa structure reflète les clivages sociaux au sein de la

**Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives - Résultats de l'enquête qualitative ARAMIS (2014-2017)**



jeunesse, une forte intériorisation de la précarité et une relative défiance à l'égard de l'avenir qui coexistent avec une valorisation spontanée de la « société de consommation » et des notions de marché, de circulation des biens et d'accès illimité à l'information (notamment à travers les réseaux sociaux) (Tiberj, 2017). Il convient donc d'aborder l'analyse sous l'angle de la pluralité des contextes de vie, des profils et des pratiques. Ce numéro de *Tendances* propose une première synthèse des résultats de ce travail, qui ouvre de nombreuses pistes de réflexion utiles aux stratégies de prévention. Les résultats complets seront détaillés dans un rapport à paraître en 2018, qui abordera des questions connexes comme le rapport aux écrans ou la perception de la cigarette électronique.

## ■ Des contextes d'initiation différenciés

### Un événement biographique significatif

Parmi les mineurs interrogés<sup>2</sup>, rares sont ceux qui n'ont essayé aucun produit psychoactif, indiquant une forte disponibilité des drogues pendant l'adolescence (voir tableau page 7). Les récits biographiques associent systématiquement l'expérimentation (tabac, alcool, cannabis) à trois facteurs de contexte : la classe fréquentée (plutôt que l'âge), le lieu de l'initiation (assez

1. Par exemple : Aquatias, 1999 ; Beck *et al.*, 2014 ; Chabrol *et al.*, 2004 ; INSERM, 2014 ; Le Garrec, 2002 ; Reynaud-Maurupt, 2009. La question des motivations d'usage, jugée essentielle par l'OFDT, a fait l'objet de plusieurs enquêtes exploratoires, notamment dans le cadre du dispositif TREND (Cadet-Tairou et Milhet, 2017 ; Reynaud-Maurupt *et al.*, 2011).

2. Les extraits d'entretiens les plus longs et les plus significatifs mentionnent le prénom et l'âge de l'enquêté.

différencié selon les produits) et l'entourage (marqueur déterminant de cette expérience). Un quatrième élément est souvent mentionné : le vécu de l'initiation, caractérisé par la sensation laissée par le produit (goût, odeur, aspect) et la nature et la durée des effets ressentis (au plan physique ou psychique).

Les jeunes ont plaisir à raconter « leur première fois » : les récits, souvent emphatiques et quasi scénarisés, s'accompagnent de signes d'émotion tangibles (rires, frissonnements, rougissements). S'agissant d'expériences par définition récentes, ces évocations reposent sur des souvenirs précis, rigoureusement datés, situés et circonscrits. Le luxe de détails traduit une curiosité et une attention exacerbées à l'égard de « ce que ça fait » : les effets psychoactifs sont à la fois guettés et recherchés, mais aussi craints et redoutés. L'impulsion première de l'initiation est donc de découvrir des sensations nouvelles et de « profiter du moment ». Même si les effets « en vrai » sont parfois aussitôt démystifiés, l'empreinte de cette excitation initiatique demeure vivace.

### Des expériences contrastées selon les produits

Les récits d'initiation font valoir l'importance du vécu et la nécessité de « faire des expériences » est constituée en évidence. Elle fait écho à la curiosité de tester ses propres limites, mais renvoie aussi à la peur de vivre des choses moins exaltantes que ses pairs, qui pousse à rester mobilisé pour ne pas passer à côté d'expériences (« ne rien rater de la fête »). Cette angoisse de manquer un moment important, alimentée par le flux continu d'informations, se nourrit de la comparaison permanente avec l'entourage (« Le fait de pouvoir dire : moi aussi, j'ai déjà essayé, c'est important », Ancelin, 17 ans). Ce phénomène, que les psychosociologues appellent le *Fear of missing out*, s'illustre par les auto-exhortations à « en profiter tant qu'on est jeunes », sous peine de « regretter après », comme si le meilleur se conjugait au présent : « On a une seule vie. Entre 15 et 17 ans, il faut tout faire ! Tout faire ! Parce qu'à partir de 21-22 ans, on va regretter » (Issa, 17 ans).

#### Alcool : une double initiation

L'initiation à l'alcool fait souvent référence à une double expérience : « la première fois » en famille (consistant à « tremper les lèvres » dans une boisson alcoolisée), avant « la véritable première fois » (entre amis). Le tout premier contact (furtif) avec l'alcool est majoritairement déplaisant : précoce (souvent entre 5 et 10 ans), il correspond à une expérience familiale semi-contrainte (champagne à Noël, au Nouvel An ou lors d'un anniversaire pour « participer à la fête », vin lors d'un repas de famille pour « partager le plaisir des parents »). Dans les circonstances vécues comme dans les effets rapportés, les souvenirs sont assez uniformes, évoquant

l'injonction familiale de « goûter » (comme pour n'importe quel aliment), sous la « pression » des parents, grands-parents ou des oncles et tantes. Bien que ce premier contact soit majoritairement associé à des sensations désagréables, au goût (acidité et amertume) et dans les effets (« c'est fort »), la variété des types de boissons contribue à diversifier les impressions (vin et spiritueux rarement appréciés, champagne et alcools plus sucrés sujets à des jugements plus positifs). Le spectre des impressions est de tonalité moins négative que pour le tabac et, surtout, remplacé quelques années plus tard par une contre-initiation positive, jugée plus significative, correspondant au « premier verre bu en entier », dans un contexte choisi, entre amis, entre 12 et 16 ans. Cette « vraie première fois », festive et volontaire, limite le risque de déception en optant pour des boissons souvent coupées avec des ingrédients sucrés<sup>3</sup>.

#### Cigarette : une épreuve « nécessaire »

Le premier contact avec le tabac (entre 9 et 16 ans) donne lieu à des impressions unanimement négatives : aucun des mineurs interrogés n'a « aimé » la première cigarette, associée à des termes plus ou moins péjoratifs (allant de « bizarre » ou « pas bon » jusqu'à « étouffant », « cramé » voire « dégueu(lasse) », terme le plus cité). Y compris parmi les fumeurs, le tabac est systématiquement identifié à des connotations nocives : mauvaises odeurs (« ça pue », « l'odeur en bouche... beurk »), fumée (perçue comme désagréable), conséquences sur la santé et l'apparence physique (cancer, ternissement des dents et de la peau), désagréments ressentis (toux, mal de gorge, contraction pulmonaire, migraine, étourdissement). Cette initiation, partagée avec les pairs dans des espaces éloignés du cadre familial et scolaire, semble toutefois vécue comme un rite de passage obligé, « un mauvais moment à passer » correspondant au sentiment d'une nécessité sociale. Tout se passe comme si le dégoût du tabac était, précisément, ce qui fait l'intérêt de cette expérience : l'enjeu semble en effet d'affronter ce qui révolte et de surmonter une sensation de l'ordre de l'aversion, afin d'acquiescer un savoir-faire et une technique procurant une certaine satisfaction (voire de la fierté) : « J'ai un peu galéré pour apprendre à fumer mais après c'était mieux, c'est venu comme ça » (Chloé, 17 ans). L'initiation tabagique apparaît comme un apprentissage visant à éprouver ses limites physiques, à repousser son seuil de tolérance et à domestiquer la peur de perturbations corporelles.

#### Cannabis, une découverte « positive »

A contrario, le cannabis (expérimenté entre 10 et 17 ans dans l'échantillon) suscite des impressions souvent positives, en particulier lorsqu'il s'agit d'herbe. Cette préférence pour l'herbe est plus marquée parmi les jeunes filles. La découverte de ses effets suscite souvent

des réactions amusées, parfois enthousiastes, certains jeunes évoquant même une « révélation » : « J'étais avec des cousins, ils ont commencé à fumer et j'ai voulu essayer, savoir quel effet ça avait... J'ai commencé à fumer une taffe, deux taffes, trois taffes, et je me suis senti bien après... et j'ai continué à fumer, jusqu'à aujourd'hui. Quand je fume, je me sens bien, apaisé, ça me détend, quoi » (Thomas, 16 ans). Spontanément, le goût et les effets du cannabis sont comparés à ceux du tabac, auquel ils sont largement préférés : « J'ai trouvé ça carrément meilleur que le tabac. Le goût de l'herbe... C'était pas un vieux goût de tabac » (Lucie, 17 ans) ; « La première cigarette, ça fait rien, aucun effet, tandis que le joint, pendant un moment, t'es comme... t'es parti, dans ton monde à toi » (Thomas, 16 ans).

### Une expérience sociale avant tout

#### S'inscrire dans une appartenance

L'enjeu de sociabilité et la dimension collective déterminent toutes les initiations aux drogues. L'aspect relationnel domine les récits : il s'agit à la fois d'expérimenter les sentiments, perceptions et pensées d'autrui et de former une communauté affective immédiate. « Essayer ensemble » est souvent présenté comme un signe d'adhésion, de confiance, d'identification et de validation mutuelles, en particulier parmi les filles (à l'image des récits d'initiation tabagique avec une « meilleure amie », en secret, comme pour sceller un engagement intime réciproque). À l'inverse, parmi les garçons, la première cigarette est généralement fumée en groupe, souvent avec des aînés considérés comme des mentors. Le point commun entre toutes ces expérimentations (tabac, alcool, cannabis) est le renforcement d'un lien. Il s'agit, selon les cas, de consolider une alliance ou de conjurer le risque de mise à l'écart du groupe (à l'image de la justification : « tout le monde fumait, alors... »). Le capital social attendu est parfois explicité : « j'avais des problèmes d'acceptation donc je pensais que, en fumant, ça allait plus me sociabiliser » (Thomas, 16 ans).

#### Une conformation sociale plus qu'une transgression

L'expérimentation ne répond ni à une volonté ni à une conviction fortes : on relève en effet une ambivalence des récits, qui font valoir une expérience initiatique singulière pleinement vécue mais aussi un passage banal et conventionnel, loin de tout sentiment de transgression. S'agissant du cannabis, la dimension d'interdit légal apparaît en pratique neutralisée par la diffusion du produit, spontanément comparé au tabac plus qu'aux autres drogues illicites (notamment en termes d'effets et de risques). Cette mise en parallèle témoigne d'un recul des frontières de

3. Bières aromatisées, alcools forts mélangés à du soda ou à des jus de fruits, cocktails (sangria).

la transgression par rapport aux générations précédentes : « *Quand on vous demande par exemple "t'as déjà testé ?", on va direct penser à la beuh, on va même plus penser à la cigarette* » (Tania, 15 ans).

#### Abstinentes et naïfs de tout produit : profils de défiance

À rebours des initiations guidées par l'effet d'entraînement et une forme de solidarité grégaire, traduisant moins une démarche personnelle qu'un contexte incitatif, on note, parmi les abstinentes de tout produit, une croyance dans l'intérêt de défier les tentations de consommer (voir encadré ci-contre). Parmi les rares qui n'ont expérimenté aucun produit passé 15 ans, on retrouve des profils et des trajectoires bien spécifiques, marqués par une sociabilité limitée, un historique familial de consommation problématique, une attention prononcée au corps (en miroir avec une aversion au risque et à la douleur physique), des parents en décalage (peu de supervision et de dialogue au sein de la famille), des loisirs intensifs et souvent solitaires<sup>4</sup>, parallèlement à un intérêt limité pour l'école et une faible estime de soi<sup>5</sup>. L'ensemble de ces abstinentes de tout produit endosse une posture défensive à l'égard de la perte de contrôle et revendique l'abstinence « par choix », qui constitue une « fierté » personnelle. Au-delà d'une abstinence totale, le fait de se tenir à l'écart des produits psychoactifs relève souvent d'une démarche volontariste, construite dans une forme d'opposition qui s'exprime par une expression de conflictualité (« *J'aime pas les gens qui fument* », Tania, 15 ans ; « *Je trouve ça débile de fumer* », Guillaume, 17 ans) et un agacement quant à la fréquence des incitations, vécue comme une source d'agression récurrente.

#### ■ Représentations sociales et connaissance des risques

Comment les risques liés aux drogues sont-ils appréhendés dans une génération ciblée par différentes campagnes de prévention<sup>6</sup> ? Le premier constat est celui d'une familiarité à l'égard du sujet des drogues parmi les jeunes qui, quel que soit leur niveau d'usage, font état d'opinions et de représentations tranchées.

#### Résister à l'irrésistible ?

##### Une offre omniprésente

L'enquête témoigne de la perception par les jeunes d'un environnement éminemment favorable aux consommations. Hormis les jeunes de confession musulmane, la plupart soulignent l'omniprésence du tabac et de l'alcool dans leur entourage (familial, scolaire, amical et social), dans leur quartier et aux abords des établissements scolaires et dans les images auxquels ils sont exposés au quotidien, notamment dans

#### Le facteur religieux dans le rapport aux consommations

L'enquête révèle la situation particulière des jeunes de confession musulmane au regard des drogues. En effet, un grand nombre d'entre eux mentionne spontanément la dimension religieuse pour décrire le rapport aux consommations (d'alcool, mais aussi de tabac et de cannabis). La plupart éprouvent une gêne sur ce sujet et témoignent de la difficulté de respecter l'interdit familial et religieux dans un contexte jugé incitatif. L'interdit sur le tabac est surtout cité par les jeunes filles et les aînés parmi les garçons, qui l'associent au risque de bannissement de la famille : « *Ma mère, elle veut pas que mes petits frères prennent mauvais exemple et je suis l'aîné... Elle veut pas que je fume (...). Sinon, ce qui va se passer : la mère va sortir et le père, homme contre homme, va te dire qu'il faut pas fumer, ils vont direct te frapper et appeler ta grand-mère en Afrique que tu connais même pas (...). Et c'est au bled direct !* » (Souleymane, 16 ans). Cette tension entre prohibition en privé et accessibilité en public se retrouve à propos de l'alcool, qui génère des discours défensifs encore plus marqués : celui-ci incarne la « tentation » et la transgression, avec l'idée très ancrée qu'il est pratiquement impossible d'y résister. La connaissance intime de l'alcool est, en effet, vécue comme une obligation percutant pourtant les croyances et l'éthique religieuses : « *Il y en a qui pensent que si on va à une fête, il faut boire de l'alcool. Moi je suis pas d'accord, je veux être un bon musulman !* » (Zacky, 15 ans). Ces jeunes développent ainsi des stratégies spécifiques d'évitement : une partie des jeunes musulmans (abstinentes ou non) racontent ainsi avoir développé des contre-scènes festives, limitées à une consommation de chicha et de musique. Le recours à la chicha, qui n'était pas recherché dans l'enquête mais a émergé d'emblée, s'impose ainsi comme une pratique festive alternative à la consommation d'alcool et de cannabis, particulièrement populaire parmi les jeunes filles musulmanes (à condition d'être cantonnée à des espaces privés). Elle permet de partager un moment de convivialité autorisée, avec un produit jugé moins dangereux que les autres substances et moins addictif, tout en gardant un caractère récréatif et ludique (« *faire de la fumée* » ou « *des ronds* »).

les univers de fiction (en particulier les séries américaines : *Breaking Bad*, *Narcos*, etc.). Ce contexte inclut aussi de fréquentes incitations à « au moins essayer » dont témoigne une majorité de jeunes. La rencontre avec les produits constitue une expérience à laquelle il semble difficile de se dérober, ce qui contribue à expliquer la tendance à minimiser l'effet d'intimidation par les produits psychoactifs.

##### Place de l'historique familial

Le point d'ancrage des rapports aux produits est d'abord familial. Les récits biographiques spontanés font systématiquement référence à l'historique familial de consommation<sup>7</sup> : nombreux sont ceux qui rapportent des problèmes de santé, voire des décès, surtout liés au tabagisme (cancers), des cas d'alcoolisme (un mineur sur dix évoque les « problèmes d'alcool » d'un proche, le plus souvent son père) ou, dans une moindre mesure, des troubles de dépendance à une drogue illicite (quelques jeunes jugent que leurs parents « *fument trop* » de cannabis). Certains expriment leur réprobation sur les consommations parentales, quant aux quantités, à la fréquence ou au changement de comportement induit par l'usage<sup>8</sup>. Ces expériences sont fréquemment convoquées comme explication d'un rapport d'autolimitation des consommations. À l'inverse, les rares jeunes dont les parents sont abstinentes expriment une forme d'anxiété sociale face à la visibilité des produits dans l'espace public et la récurrence des incitations à consommer, vécue comme une mise en danger de l'éthique personnelle (voir encadré ci-dessus).

#### La hiérarchie subjective des risques associés aux produits

##### Dénormalisation du tabac

L'image du tabac, résolument négative, reflète sa forte stigmatisation chez tous les mineurs interrogés. La description des fumeurs est souvent crue, mettant en scène la dégradation physique, la souffrance et la mort. Le caractère chimique de la cigarette semble rehausser la répulsion qu'elle inspire. Substance « dangereuse » et peu attractive car dénuée d'effet psychoactif (« *ça ne sert à rien* », « *ça n'apporte rien* »), la cigarette est, dans cette génération, souvent désavouée dès les premières expérimentations : un certain nombre de jeunes déclarent avoir peu de camarades fumeurs (« *Chez mes potes en tout cas, le tabac ne fait pas un tabac !* ») et avouent une tolérance limitée à leur égard. Enfin, le prix de la cigarette, jugé excessif dans le temps de l'enquête, est massivement invoqué parmi les motifs de disgrâce, en particulier parmi les jeunes des milieux populaires. Néanmoins, dans

4. Selon les cas, pratique musicale (individuelle), sportive ou de jeux vidéo.

5. Les discours biographiques sont majoritairement empreints de références à une image de soi dévalorisée.

6. Plusieurs campagnes contre les drogues ont été menées afin de valoriser le comportement de refus chez les adolescents (« *Aidons-les à trouver la force de dire non* », en 1991), responsabiliser les usagers (début des années 2000), sensibiliser aux risques liés au cannabis (première campagne ciblée sur le cannabis en 2005), mobiliser les pairs via les réseaux sociaux (campagne d'information sur les consultations jeunes consommateurs : 2015-2016).

7. La génération observée regroupe les enfants et petits-enfants des générations les plus consommatrices de tabac (surtout les mères), d'alcool et de cannabis (plus de 40 % de la génération parentale a essayé le cannabis et plus de 10 % en a consommé au moins une fois dans l'année) (Beck et al., 2015).

8. Références à des violences paternelles après alcoolisation ou à la « honte » face aux épisodes d'ivresse parentale.

quelques groupes d'enquêtés de milieux plus favorisés, l'image valorisante du tabac persiste, en particulier parmi les jeunes filles qui l'associent à une forme de prestige social. On peut toutefois distinguer deux groupes d'attitudes : ceux pour qui la réaction des parents n'est pas un enjeu – qui tendent à relativiser les méfaits du tabac (dont quelques-uns fument avec leurs parents) – et les plus sensibles à sa dangerosité – qui indiquent que leurs parents « *réagiraient mal* » s'ils avaient connaissance de leur tabagisme. Le rapport des parents à la cigarette semble donc influent, d'autant que la plupart ont été fumeurs<sup>9</sup> et le sont parfois encore : un quart des mineurs de l'échantillon ont au moins un ex-fumeur parmi leurs parents et les récits détaillés analysant et partageant les efforts parentaux pour décrocher du tabac sont nombreux.

Rappelons, enfin, que cette génération est la première qui a traversé l'enfance et l'adolescence sous un régime légal interdisant la cigarette dans les lieux publics, les établissements scolaires et les bars et discothèques et se trouve théoriquement inéligible à l'achat de tabac et d'alcool avant 18 ans<sup>10</sup>. Bien que cette interdiction de vente soit contredite par une relative facilité d'approvisionnement<sup>11</sup>, ce bannissement de l'espace public contribue manifestement à durcir la défiance à l'égard du tabac.

**Déni du risque lié à l'alcool**

L'alcool est généralement associé à la joie, la fête, le bien-être, l'insouciance, la convivialité, la détente (« *se lâcher* »), en somme, au bonheur, à l'image des propos, à 17 ans, décrivant la perception de ce produit avant d'y goûter : « *Je savais juste que les gens étaient heureux quand ils consommaient du champagne.* » Plus qu'un accompagnement de la fête, il en devient parfois l'objectif principal : « *Si on va en soirée, c'est pas pour rester assis les bras croisés, on y va pour s'éclater ! On y va pour boire !* » (Issa, 17 ans).

Au-delà de son caractère festif, le rapport à l'alcool est marqué par une injonction à consommer qui apparaît comme une norme à laquelle il est difficile de se soustraire. Nina, 13 ans, déçue au premier contact, avoue en concevoir une forme de gêne, comme s'il était impensable de ne « *pas aimer l'alcool* » : se confondant en justifications, elle estime « *qu'il faut être un minimum plus âgé pour bien aimer ça* » et qu'« *[elle y viendra] sans doute* ». La plupart des mineurs n'ayant jamais bu considèrent qu'ils boiront un jour, « *au moins pour voir* ». Ne pas boire expose à passer pour un « *rabat-joie* » ou un « *no life qui ne sait pas s'amuser* », sauf à faire valoir une impossibilité « *valable* » (interdit religieux, alcoolisme familial, intolérance).

L'alcool est également rattaché aux notions de culture et de tradition, très présentes dans les discours des jeunes

des classes moyennes et supérieures. Cependant, les allusions à la « *noblesse* » des produits alcoolisés (vin, champagne) et au « *bien boire* » (associé au savoir-vivre) contrastent avec les récits d'usages, dominés par la référence aux alcools forts – dont certains appréciés par les deux sexes (vodka, tequila), d'autres plutôt par les garçons (whisky, liqueur anisée) ou les filles (liqueur de coco ou de menthe) –, à des quantités évaluées collectivement comme excessives et à des « *dérèpages* » (jugés amusants ou troublants selon les cas).

Les représentations de l'ivresse et de la perte de contrôle s'avèrent très variables. L'alcool donne lieu à une palette d'états de conscience modifiés que les jeunes prennent plaisir à décrypter. Dans l'ensemble, le vomissement marque la frontière entre ivresse légère et consommée. Le dernier stade de l'ivresse (« *ivre mort* ») désigne la perte de contrôle : du corps (chute) et de l'esprit (coma éthylique, étalon de mesure auquel se réfèrent automatiquement les usagers occasionnels interrogés sur leurs consommations excessives). Les représentations de l'ivresse font intervenir trois paramètres : la quantité absorbée, les effets physiques visibles et les perceptions internes. Plusieurs enquêtés semblent opérer un classement tripartite des modes d'alcoolisation à l'adolescence suivant les motivations individuelles et les circonstances sociales (« *joyeux* », « *forcé* » et « *dépressif* »). D'une façon générale, les risques et les conséquences de la consommation d'alcool sont peu évoqués spontanément et largement minimisés, à l'exception de la figure extrême de l'intoxication aiguë (coma éthylique), qu'un nombre non négligeable de jeunes disent avoir observé dans leur entourage amical.

**Cannabis : la génération de l'herbe ?**

À rebours de la disgrâce frappant la cigarette, une représentation plus équivoque se dessine autour du cannabis. « *Plaisant* » dès la première prise, « *convivial* », celui-ci bénéficie d'une image positive et « *dédramatisée* » : « *Quand on parle de celui qui fume tout le temps, j'aurais une sorte de cliché, genre le rasta, un peu. Alors que celui qui en fume occasionnellement, ce serait plutôt un jeune normal quoi...* » (Thibaut, 17 ans). Sans cesse comparé au tabac, le cannabis est perçu comme presque accessible (malgré son statut illicite, rarement mentionné dans les entretiens), d'autant plus normalisé que sa diffusion est large (« *tout le monde fume* »)<sup>12</sup>. Il est, par ailleurs, jugé « *meilleur au goût* » et sujet à un investissement plus rationnel (procurant l'effet attendu pour un prix inférieur). Surtout, les jeunes estiment que le cannabis est moins addictif et « *dangereux* » que la nicotine, n'étant assimilé ni à la maladie, ni à la mort. Cette image moins défavorable est accentuée

par les propriétés « *naturelles* » prêtées à l'herbe, qui apparaît comme la forme d'usage principale du cannabis dans cette génération, a contrario des précédentes, plus habituées à la résine (shit), ici désignée dans des termes péjoratifs (« *pneu* », « *merde* »...). La consommation d'herbe, perçue comme plus savoureuse que la résine (« *goût plus doux* »), plus plaisante dans ses effets (progressifs et plus « *planants* »), mais aussi plus « *pure* » (non coupée), voire « *bio* », donne lieu à des discours particulièrement exaltés. Dans un contexte où l'herbe est de plus en plus présente et souvent plus valorisée que la résine, le cannabis semble avoir acquis l'image d'un produit « *vert* »<sup>13</sup>, « *non chimique* » et, parce que « *moins coupé que la résine* » et fumé avec moins voire pas de tabac, « *plus sain* ». Le cannabis est donc perçu comme un produit « *qui ne fait pas de mal* », comme en attesteraient ses usages thérapeutiques (qui semblent bien connus au sein du public mineur). Un enquêté de 17 ans estime ainsi que « *le cannabis, c'est une plante médicinale qui retarde le cancer (rires)* » : au-delà de la boutade, force est de constater que les risques du cannabis ne sont jamais évoqués dans les discours. En pratique, tout se passe comme si les représentations négatives du tabac contribuaient à la normalisation du cannabis, qui semble bénéficier de ce discrédit.

**Figures négatives d'usagers et mépris de la dépendance**

Les opinions sur les drogues se construisent au fil des pratiques d'usage et s'influencent réciproquement : ainsi, lorsqu'ils passent à un usage occasionnel puis régulier, les jeunes tendent à réviser leur perception initiale en minorant le risque de dépendance. La stigmatisation de certains produits (héroïne, crack...) par les usagers fréquents de cannabis entretient la persistance, dans les représentations, de l'opposition entre « *drogues dures* » et « *drogues douces* » (que plusieurs jeunes appellent « *drogues normales* »). Contrairement aux usagers de cannabis qui seraient mus par des motivations de sociabilité et de convivialité, les discours tracent la figure (réprouvée) du « *toxicomane* », de « *l'alcoolique* » et du fumeur de tabac, « *addicts* » renvoyés à une image de déchéance physique et de « *maladie* » et diminués par le produit qu'ils consom-

9. La part des jeunes ne comptant aucun fumeur dans leur entourage familial direct est faible (moins de 15 %).  
 10. Interdiction de vente aux mineurs par la loi n° 2009-879 du 21 juillet 2009 portant réforme de l'hôpital et relative aux patients, à la santé et aux territoires (dite loi HPST).  
 11. Entre bureaux de tabac et distributeurs, les modes d'accès au tabac sont jugés faciles : « N'importe qui va pouvoir l'obtenir. Même si, genre, t'as un caissier qui va te dire non et un caissier qui va te dire oui, bah tu vas aller au caissier qui dit oui ! C'est les mêmes prix l'façon... ils te demandent même pas la carte d'identité, même une fille de huit ans peut acheter un paquet ! ». Ce constat de forte accessibilité des drogues parmi les jeunes en France est largement documenté par les enquêtes quantitatives (The Espad Group, 2016).  
 12. Parfois même au-delà du tabagisme dans certains milieux (« Je connais plus de gens qui utilisent le cannabis que la clope »).  
 13. Ce constat rejoint les observations du dispositif TREND.

ment. En ce sens, les propos sur « la drogue » entretiennent une frontière symbolique entre ce qui est « social », considéré comme légitime et susceptible de régulation, et ce qui constitue une pratique marginale et moins acceptable : cette frontière symbolique entre usages « maîtrisés » et « non contrôlés » a été relevée par de nombreux travaux de sociologie des usages depuis les années 1980, traduisant une certaine permanence des pratiques et des discours, en dépit des changements dans les contextes de consommation. Tous les jeunes interrogés affichent une certaine morgue à l'égard de la dépendance, qu'ils déclarent parfois reconnaître dans leur entourage mais dont ils s'estiment toujours épargnés à titre personnel (à l'exception du tabac) : loin de se percevoir comme sujets à la dépendance, la plupart des mineurs revendiquent, au contraire, la consommation comme une liberté individuelle.

## ■ Motivations d'usage et trajectoires

Si les enquêtes quantitatives identifient les facteurs corrélés à l'usage régulier, l'installation dans des habitudes de consommation reste un point aveugle des connaissances. L'enquête s'est donc intéressée aux trajectoires d'usage, en empruntant à l'analyse sociologique en termes de « carrière » (Becker, 1963). Elle montre que les motivations se structurent au fil du parcours d'usage. Les initiations, avant tout motivées par la curiosité et le poids des incitations, se transforment en intérêt à consommer dès lors que les jeunes apprennent à apprécier les effets d'un produit : l'apprentissage produit la motivation, et non l'inverse.

### Deux conditions d'entrée en consommation

Pour qu'un individu expérimente, il doit être *disposé à essayer un produit* qui lui paraît *accessible*. La disposition à essayer suppose de remettre en cause, selon les cas, les normes familiales, religieuses ou légales. En pratique, la tentation de « tester » semble rarement contrariée par l'interdit légal ou par les discours médicaux. En revanche, elle est parfois tempérée par le discours prohibitif des parents (en particulier pour le tabac) et les prescriptions en vigueur parmi les pairs. Dans les zones d'habitat populaire, le rôle protecteur joué par les aînés (grand frère, cousin ou sœur) est souvent cité. Une fois disposé à essayer, l'individu doit pouvoir accéder au produit. Or, qu'il s'agisse de produits licites pour adultes mais interdits aux mineurs (tabac, alcool) ou de produits illicites (classés comme stupéfiants), l'approvisionnement est considéré comme « facile » : dès 16 ans, la totalité des jeunes de l'échantillon déclarent s'être déjà vu proposer du cannabis et une majorité saurait trouver

## Répertoires de jugement des politiques de prévention

L'analyse des discours révèle une confusion généralisée entre publicité et prévention. Campagnes institutionnelles et messages des producteurs et distributeurs de cigarettes sont mis sur le même plan, au sein d'une catégorie générique (« les publicités »), dont les critères de jugement sont la qualité technique et la crédibilité. Les avertissements sanitaires et les photos figurant sur le paquet neutre de cigarettes sont ainsi jugés peu réalistes car « excessifs » voire « mensongers » (« on n'en voit jamais, en vrai, des goîtres de cette taille »). En outre, les jeunes soulignent la faible efficacité de messages préventifs qu'ils perçoivent comme décalés : « Sur le cannabis, pfff ! Je pense aux espèces de clips de prévention avec des jeunes mal coiffés et des écharpes (rires) (...) Ils essaient d'utiliser des expressions de jeunes mais généralement ils y arrivent pas » (Hugo, 15 ans). Le sentiment d'être soumis à des propos alarmistes et dramatisants génère parfois des stratégies de neutralisation, à l'image de ce garçon de 17 ans collectionnant les photos de paquets neutres : « j'achète les paquets et je fais la collection. En mode 'ah, cool, çui-ci je l'avais pas !' ».

du cannabis dans la journée. Plus rares sont les récits indiquant un accès aisé aux autres drogues illicites<sup>14</sup>.

Au-delà de l'initiation et de l'apprentissage, l'installation dans la pratique se matérialise par des actes concrets d'appropriation d'une « identité » de consommateur (achat du produit en propre, par exemple). Les usagers apprennent à verbaliser leurs expériences de consommation et à affirmer leurs préférences. Le rapport aux drogues constitue un support d'identification et de revendication identitaires. Les produits qu'on « aime » et ceux qu'on « n'aime pas » structurent un espace de positions qui reflètent les conditions de sociabilité et les contextes de vie des adolescents. Cette capacité des jeunes à identifier leurs goûts, ainsi que des effets souhaités et non souhaités pour chaque produit, comptent donc parmi les signes d'installation dans une consommation. Certains usagers évoquent ainsi « [leur] bad »<sup>15</sup> ou « [leur] coma », comme s'il s'agissait d'une expérience fondatrice. D'une façon générale, quel que soit le profil des consommateurs, l'effet psychoactif « idéal » semble être sélectif et de court terme, permettant d'oublier le présent pendant quelques instants sans perdre entièrement le contrôle.

### Le(s) temps de la consommation : un produit pour chaque contexte ?

Les discours révèlent l'extrême variété des motivations d'usage, d'un produit à l'autre mais aussi pour un même produit qui fait l'objet d'usages différenciés selon le contexte.

#### L'alcool, carburant de « la fête » et des « vraies soirées »

L'alcool occupe une place quasi incontournable dans les sociabilités juvéniles, en particulier le week-end. L'usage d'alcool lors des sorties nocturnes est érigé en norme sociale, reléguant les soirées sans alcool à de simples « boums » ou « goûters d'anniversaire ». Le critère des quantités d'alcool disponibles établit par ailleurs une hiérarchie entre soirées ordinaires (« posées », entre intimes)

et « grosses » soirées (rassemblement de plusieurs dizaines de personnes de groupes différents) où « là, il faut qu'il y ait à boire ! » Deux dimensions semblent importantes lors de la préparation de ces soirées : les quantités d'alcool à assurer, optimisées en fonction du prix (« la vodka, on prend que ça puisque c'est le moins cher », Jules, 14 ans), et la garantie d'avoir des effets (pour soi et pour les autres). Dans ces contextes nocturnes, l'alcool participe au conditionnement festif : il permet la désinhibition (« aller plus facilement vers les gens ») et aide à jouer le jeu du partage, afin d'« être dans l'ambiance » et à forcer l'accès à un état d'allégresse. L'alcool joue le rôle de catalyseur de la fête, de la « préchauffe » à la « montée » puis éventuellement l'ivresse. Il sert aussi parfois d'antidote à l'ennui, ou de compensateur de l'effet de somnolence parmi les usagers de cannabis. Le rapport entre l'alcool et le sexe apparaît de façon récurrente : bien qu'il ne soit pas le seul produit associé à la sexualité, l'alcool est réputé faciliter les rapprochements sexuels – même si cet effet est diversement apprécié selon le sexe.

#### La cigarette, compagnon de route du quotidien

Par contraste, l'usage de la cigarette répond à des motifs relevant du réconfort (« ça me tient compagnie »). Les fumeurs évoquent l'importance de la cigarette rituelle et son rôle transitionnel (pour la mise en route du matin, pour effectuer un trajet, avec le café, entre les cours, avant d'aller se coucher, etc.). La faculté des fumeurs à retracer leurs moments privilégiés de consommation témoigne d'une attention aux séquences de la journée associées à un « besoin de cigarette ». La « cigarette-plaisir » apparaît relativement peu dans les récits, si ce n'est parmi les plus âgés, comme récompense symbolique après un effort. Les contraintes pour « aller fumer » sont, par ailleurs, souvent mentionnées : sortir du lycée pour fumer, « fumer à la fenêtre » ou « au bas de l'immeuble » apparaissent comme de nouvelles figures

14. Hormis la kétamine et la MDMA/ecstasy.

15. Référence au « bad trip ».

du fumeur, supposant souvent de s'isoler pour fumer du fait des contraintes légales. Il en résulte que la dimension de socialisation du tabagisme semble différente des générations précédentes, hormis parmi les jeunes entrés dans la vie active qui considèrent la pratique tabagique comme un élément indissociable de leur sociabilité professionnelle, à l'image d'un apprenti de 17 ans racontant qu'il met à profit « la cigarette à la pause » pour s'intégrer au groupe des aînés, entretenir les relations et renforcer les liens avec les autres salariés.

#### Le cannabis : un régulateur ?

Par comparaison avec le tabagisme, le cannabis donne lieu à une grande diversité de situations de consommation. Au regard de la pluralité de ses modalités et pratiques d'usage (herbe, résine ou cannabinoïdes de synthèse<sup>16</sup> ; choix du dosage, etc.), on pourrait parler « des » cannabis, correspondant à différents contextes et attentes de consommation : rechercher du plaisir, en solitaire ou dans un esprit de partage et de convivialité ; apaiser l'anxiété et le stress, mieux dormir ou moins souffrir (motifs auto-thérapeutiques) ; surmonter un obstacle ou améliorer ses performances (fonction stimulante) ; rompre l'ennui ou passer le temps (distraction) ; oublier les contraintes et les difficultés ou s'oublier soi-même. Le cannabis se prête ainsi à de multiples régulations, d'autant plus sophistiquées que l'usage est régulier, à l'image des discours détaillant la composition des différents joints de la journée et leur fonction précise.

#### Consommations multiples

Dans l'échantillon étudié, la consommation de substances psychoactives est rarement limitée à un seul produit. Contrairement au tabac et au cannabis, il n'est pas rare que l'alcool soit consommé à l'exclusion de tout autre produit (notamment parmi les « rétifs aux drogues »). À noter que le répertoire des substances disponibles s'élargit au fil des opportunités de consommation. Parmi les produits utilisés « de temps en temps », comme alternative à l'alcool ou en association, les médicaments codéinés ont surgi spontanément dans les entretiens<sup>17</sup> (avant l'interdiction de ceux-ci en juillet 2017) (voir encadré). Les polyconsommateurs fréquents mettent souvent en jeu des stratégies de compensation inter-produits : un produit est consommé pour corriger ou exacerber l'effet d'un autre, ou pour reproduire l'effet d'un produit jugé trop cher (par exemple le « Codé-Sprite » pour remplacer l'herbe, etc.).

#### Un espace de recompositions

La quête d'une temporalité alternative au quotidien rythmé par le temps scolaire et la vie en famille constitue un point commun de ces consommations. D'autres travaux relatifs à un « temps à côté des temporalités institutionnelles » ont déjà mis en évidence ce type de comportement (Le

### Une consommation qui a surgi au fil de l'enquête : les médicaments codéinés

Sous l'appellation de « lean » ou « Codé-Sprite » (jamais « purple drank »), les usages de médicaments codéinés sont recherchés pour « planer », « être sur un petit nuage », « triper un peu », « se poser tranquille » (d'où le terme anglais de « lean »). Leur cadre de consommation est résolument festif et récréatif et correspond à des circonstances bien précises : la « lean » serait « à prendre en contexte », dans des « soirées tranquilles » (ou des « petites soirées »), définies comme celles où « il n'y a pas beaucoup de musique et où personne ne danse », ou au contraire en fin de soirée : « Quand on n'a plus envie de boire, on se dit bon bah au pire on prend un peu de codéine » (Niels, 17 ans). Il s'agit d'accompagner la descente après une soirée arrosée, afin d'atteindre un état de « rêve éveillé », résumé comme « un mix entre alcool et foncé, un délire entre les deux » (Tristan, 17 ans). En pratique, les expériences rapportées sont majoritairement décevantes (« sans intérêt », « pas drôle », « effets nuls... ») : elles se soldent par une sensation d'extrême fatigue et d'écoeurement, le mélange étant souvent jugé « trop sucré ». Par ailleurs, les médicaments codéinés ne sont pas considérés comme « une drogue » mais, « plus dangereux qu'une drogue », dans un contexte d'observation antérieur à l'interdiction<sup>18</sup> : « Là-dessus on évite de déconner parce qu'on sait que c'est des médocs, que ça rend vite addict du coup on se régule pas mal là-dessus » (Redouane, 17 ans). Ce phénomène, déjà signalé par le dispositif TREND (Cadet-Tairou et Milhet, 2017), concerne particulièrement les adolescents s'interdisant de boire pour des raisons religieuses.

Garrec, 2002). En particulier pour l'alcool et le cannabis, il s'agit de « se poser », « faire une pause », « respirer », comme pour suspendre le temps et rechercher l'apaisant, en réponse à la surabondance ordinaire d'informations ou d'injonctions. Dès l'initiation, cette dimension suspensive domine les récits biographiques : rupture de temps (en soirée, après les cours, pendant les vacances) mais aussi de lieu (au domicile d'amis, dans un parc, etc.). La revendication de « ne rien faire » et de « profiter de l'instant présent » demeure extrêmement prégnante dans le rapport aux produits. Cette aspiration au flottement, à la quête d'un état d'entre-deux (entre pleine conscience et perte de contrôle maîtrisée), est patente parmi les usagers de cannabis, qui mentionnent des troubles du sommeil auquel le cannabis répondrait directement (à l'image du jeu de mots d'un usager évoquant « [son] bédodo »).

Les moments de consommation donnent aussi lieu à des jeux sur l'identité. Dès l'expérimentation, l'usage est vécu comme une provocation à l'égard de ses propres limites et de sa propre santé : ce qui intéresse, ce ne sont pas les « paradis » que promettaient les drogues mais les savoirs auxquels elles peuvent donner accès. Le corps est explicitement pris pour support d'expérimentations, l'adolescent étant à la fois expérimentateur et sujet d'expérience. Il s'agit, selon les cas, de remporter un pari, réaliser une prouesse, changer de position, montrer qu'on « assure », affirmer son statut social, se donner du courage (« J'ai bu un peu avant d'aller cambrioler », Ousmane, 13 ans), affirmer son identité sexuelle. L'alcool est particulièrement sujet à ces jeux sur l'identité : boire semble associé à l'objectif de « tenir son rang » et asseoir une réputation, en adoptant une conduite

« virile », y compris parfois parmi les jeunes filles (« la vodka, je buvais et je me tapais des cul-sec pour montrer à mes potes, parce que je traînais beaucoup avec des mecs, que les nanas c'était pas des pédés », Loucia, 17 ans). Si ces jeux sur l'autorégulation visent d'abord à tester ses propres limites, ils peuvent aussi viser à « déréguler » les autres et mettre à l'épreuve ses camarades – à l'image d'un groupe de garçons racontant leurs stratégies pour « faire boire » un de leurs camarades peu résistant aux effets de l'alcool. La pratique d'usage d'un produit s'offre ainsi comme un outil de gestion identitaire à l'adolescence. Elle peut notamment permettre de se défaire d'une image imposée. Ce dont témoigne une jeune fille racontant avoir réussi à rallier le groupe des « cool » en consommant du cannabis.

#### « Apprendre à consommer » : rationaliser sa pratique

En apprenant à consommer, le débutant s'affranchit des normes sociales qui réprouvent l'usage, présenté comme dangereux et faisant perdre le contrôle de soi. Cet effort de « relativisation » prend différentes formes. L'alcool et le cannabis sont souvent valorisés par rapport aux autres drogues et gratifiés d'un « statut à part » : « La cocaïne, tout ça, bon, c'est normal que ce soit un sujet tabou ! Mais le cannabis, franchement... En plus il y a des pays où c'est légal et ce n'est pas pour ça que c'est la fin du monde... c'est comme l'alcool quoi, il faut juste être modéré » (Chloé, 17 ans).

16. Le cannabis synthétique relève de la « synthé », citée par quelques enquêtés comme une pratique occasionnelle.

17. Une vingtaine de citations sur 125 entretiens individuels, en particulier entre la fin 2016 et juin 2017.

18. Interdiction de vente sans ordonnance des médicaments contenant de la codéine par un arrêté du ministère des Solidarités et de la Santé du 12 juillet 2017 portant modification des exonérations à la réglementation des substances vénéneuses.

Au cours de sa « carrière », le très jeune usager apprend donc à rationaliser sa pratique, à la fois pour la justifier et pour la rendre compatible avec ses contraintes (financières, professionnelles, familiales...). La plupart des jeunes usagers occasionnels et réguliers ont ainsi le sentiment de « gérer » leur consommation qu'ils estiment correspondre à des choix délibérés et réfléchis. Pourtant, l'argument de « connaître ses limites » est souvent démenti par les expériences rapportées : les comportements dépendent des circonstances et des incitations à consommer, les jeunes concédant que, « si personne ne fumait, ce serait facile de résister ». Ces stratégies de minimisation du risque permettent à l'usager de veiller à ce qu'il n'y ait pas de dissonance trop marquée entre ses opinions et sa pratique. Elles permettent toutefois d'alimenter une réflexion personnelle sur les limites et la capacité de contrôle. Ainsi, il n'est pas rare de relever des discours revendiquant de pouvoir « faire la fête » sans excès de consommation<sup>19</sup> ou défendant les bienfaits d'une consommation modérée d'alcool : « C'est pas l'alcool qui est dangereux, c'est ce qu'on en fait. Contrairement à la cigarette parce qu'on en est vite accro. Si l'alcool est deux fois plus consommé que la cigarette mais que les effets sont moins graves, c'est pas pour rien... Franchement, l'alcool, si c'est bien géré, ça peut faire du bien. »

### Stratégies individuelles d'évitement et d'autorégulation

Certains jeunes parviennent à développer des techniques de régulation à partir de leurs expériences. Par exemple, parmi les jeunes qui déclarent « mal résister » aux effets de l'alcool, des stratégies de protection sont mises en place. Certains développent ainsi des instruments pratiques d'autocontingement, en se fixant des limites (en référence à leur perception du « seuil critique » au-delà duquel leur comportement change) : par exemple, Margot, 18 ans, qui ne va « en soirée qu'avec [ses] copines », juge qu'une consommation d'alcool au-delà de 3 verres est « le signal pour arrêter » et évoque le système de régulation solidaire mis en place avec ses amies « peu résistantes à l'alcool » qui engage la plus sobre à réfréner les autres lorsque ce plafond est atteint. De même, le jeune Camille, 17 ans, veille à fractionner les doses de produits qu'il consomme, pendant la durée d'une soirée (où il boit une première bière en arrivant, avant d'attendre 23h30 pour la deuxième). Enfin, plusieurs lycéennes avouent qu'elles temporisent en « sirotant » pour « faire traîner [leur] whisky-coca sur 20-30 minutes » ou allongent « discrètement »

19. « Je préfère l'alcool tranquille avec les potes, fumer des clopes tranquille mais jamais être bourré au point de perdre le contrôle de soi... Si t'es avec des bons potes, t'as pas besoin de trucs pour perdre le contrôle, tu passes déjà un bon moment avec eux. Tu peux délirer sans prendre un truc qui te déclenche un délire, quoi » (Thomas, 16 ans).

### Repères méthodologiques

De novembre 2014 à juin 2017, l'OFDT a coordonné une étude qualitative auprès de jeunes, volontaires\*, afin de mieux comprendre les facteurs qui les incitent (ou non) à expérimenter (puis à consommer) des drogues, notamment les plus courantes (tabac, alcool, cannabis). L'analyse, menée selon la méthode par théorisation ancrée, repose sur trois types de matériaux :

- 125 entretiens individuels menés en face-à-face avec 57 garçons et 68 filles âgés de 13 à 18 ans (16,2 ans en moyenne), avec l'accord des parents (voir tableau descriptif) ;
- 6 entretiens collectifs réunissant 7 à 12 personnes, soit un total de 29 garçons et 21 filles âgés de 15 à 20 ans (16,6 ans en moyenne) ;
- L'observation directe de 150 garçons et 70 filles âgés de 15 à 25 ans lors de 4 débats de prévention organisés auprès de publics scolaires franciliens (lycées, établissements pour l'insertion dans l'emploi, écoles de la deuxième chance).

L'objectif a été de diversifier les milieux d'enquête et les profils, au regard de critères géographiques (14 départements couverts, dans 7 régions), socio-économiques, scolaires et de consommation de drogues. Des contacts spécifiques ont permis d'enquêter dans des milieux réputés difficiles d'accès (mineurs suivis par la protection judiciaire de la jeunesse, jeunes filles de l'enseignement privé confessionnel, usagers du milieu dit festif). Bien que l'échantillon comprenne une majorité de garçons (60 %), surreprésentés dans les entretiens collectifs et les débats de prévention, les filles ont été plus volontaires pour les entretiens individuels (54 %). L'âge moyen des jeunes qui ont participé aux entretiens correspond à l'âge charnière identifié dans les enquêtes statistiques comme la période d'installation dans les premiers usages réguliers (16 ans).

L'intérêt de combiner trois types de méthodes qualitatives a été de neutraliser les défauts de chacune : par exemple, les entretiens collectifs ont permis de déjouer la résistance aux entretiens en face-à-face et de créer une discussion de groupe faisant émerger des clivages dans les motivations d'usage de drogues (ce qui a permis d'étudier l'influence du facteur religieux). L'analyse repose sur 160 heures d'entretiens individuels, 12 heures d'entretiens collectifs et 8 heures d'observations directes lors des débats de prévention.

\* Le recrutement des enquêtés s'est heurté à seulement 5 refus, liés à l'absence d'autorisation parentale.

### Structure de l'échantillon ciblé (mineurs interrogés en face-à-face)

		Entretiens individuels (n = 125)	En %	
Sexe	Garçons	57	45,6	
	Filles	68	54,4	
Âge	13-14 ans	12	9,6	
	15 ans	14	11,2	
	16 ans	36	28,8	
	17 ans	57	45,6	
	18 ans	6	4,8	
Situation scolaire	Collégiens	15	12,0	
	Lycéens	100	80,0	
	Post bac	1	0,8	
Filière scolaire	Déscolarisés ou en recherche d'emploi	9	7,2	
	Filière générale	88	70,4	
	Filière technologique	17	13,6	
	Filière professionnelle	10	8,0	
	Post bac	1	0,8	
Consommation de drogues	Déscolarisés ou en recherche d'emploi	9	7,2	
	Expérimentateurs	94	75,2	
	Tabac	Usagers actuels	59	47,2
		Usagers réguliers	29	23,2
	Alcool	Expérimentateurs	113	90,4
Usagers actuels		92	73,6	
Usagers réguliers		16	12,8	
Cannabis	Expérimentateurs	75	60,0	
	Usagers actuels	54	43,2	
	Usagers réguliers	19	15,2	
	Expérimentation d'autres drogues illicites	29	23,2	
Autres consommations	MDMA/ecstasy	16	12,8	
	Cocaïne	10	8,0	
	Amphétamines, speed	7	5,6	
	Médicaments codéinés	20	16,0	
	Chicha	18	14,4	
Poppers	11	8,8		

N.B. : L'usage actuel correspond à au moins une consommation dans l'année et l'usage régulier à au moins 10 épisodes de consommation dans le mois.

leur boisson plusieurs fois avec du jus de fruits. Ces stratégies d'« *autoréduction des risques* » sont, parfois, affinées en fonction des préférences de consommation. D'une façon générale, les signaux nocifs évoqués sont les états de mal-être physique caractérisés et le sentiment de « *perdre* » des capacités du fait de la consommation (scolaires ou en termes de performances physiques). Cependant, le contrôle de soi, très présent dans les discours, ne semble pas toujours à la hauteur des perceptions.

## ■ Conclusion

Première enquête qualitative d'ampleur de l'OFDT sur les représentations des drogues et les motivations d'usage parmi les mineurs, ARAMIS montre que, comme chez les adultes, les déterminants de la consommation de drogues sont avant tout sociaux. Ils reposent sur des normes et des perceptions partagées et s'inscrivent dans des modes de sociabilité qui conditionnent des rôles sociaux et des types de conduite à tenir. Singulièrement à l'adolescence, tabac, alcool et cannabis sont mobilisés comme support d'apprentissages et de prise de rôle : initiations et usages occasionnels sont corrélés à une double expérience consistant, d'une part, à vivre une expérience de modification de soi (dans une période de transformation pubertaire) ; d'autre part, à s'exercer au dérèglement puis à la reprise du contrôle de soi hors de toute influence parentale. À un âge où les manifestations corporelles sont perçues comme une affaire publique, les usages de produits psychoactifs apparaissent donc comme un support de construction identitaire, permettant d'expérimenter des sensations à la fois intimes et visibles.

Cette recherche fait ressortir des facteurs de continuité entre les générations (parcours d'apprentissage des effets, rationalisation des pratiques, autorégulation, etc.), mais aussi des spécificités socioculturelles dans le rapport aux drogues. Un de ses résultats est d'illustrer la recomposition de la hiérarchie des risques autour du tabac. La dégradation de l'image sociale du tabac au sein des nouvelles générations, relevée par les dernières enquêtes statistiques, semble

aller de pair avec une certaine normalisation du cannabis (en particulier sous forme d'herbe), qui ressort comme un des phénomènes les plus marquants de cette enquête. Parallèlement, l'alcool semble jouir d'un statut particulier : possiblement nocif à cet âge (surtout consommé en quantité), il est massivement perçu comme banal, festif et convivial. Sa consommation est une obligation sociale qui débute avec l'initiation en famille. À cet égard, l'enquête objective le rôle du facteur religieux dans l'évitement et le rapport distancé à l'alcool. Plus largement, elle met en lumière la place centrale de l'alcool dans les sociabilités, parentale puis juvénile, marginalisant les non-initiés : ce constat suggère une approche de prévention ciblant avant tout les parents et les adultes, premiers vecteurs de banalisation de l'alcool auprès des plus jeunes.

L'étude confirme, en outre, la facilité d'accès des mineurs à des substances pourtant interdites (tabac, alcool et cannabis), en partie liée à leur omniprésence dans l'espace public, ce qui semble renforcer l'acceptabilité des consommations. Le succès des stratégies de prévention dépend de la faculté à influencer sur la représentation des produits, les normes qui leur sont attachées et les attentes de consommation, ainsi que sur l'accessibilité des produits.

Enfin, l'enquête met en évidence les questions que se posent les jeunes usagers à propos du contrôle de soi. À la fois curieux et méfiants à l'égard des drogues, ils sont nombreux à expliciter la manière dont ils « sélectionnent » les effets des produits qu'ils consomment, en veillant à neutraliser les effets jugés indésirables. Les mineurs interrogés apparaissent ainsi demandeurs de repères et de techniques d'autorégulation, en particulier en matière d'alcool. Ces constats invitent à encourager des pratiques professionnelles centrées sur l'accompagnement (y compris non thérapeutique) et la réduction des risques.

Ce travail gagnerait à être poursuivi, par exemple sous la forme d'une cohorte interrogeant des jeunes de manière qualitative, chaque année, entre 15 et 18 ans, afin d'identifier les jalons décisifs des carrières de consommation.

## références bibliographiques

- Aquatias S. (1999), « Cannabis : du produit aux usages. Fumeurs de haschich dans les cités de la banlieue parisienne », *Sociétés contemporaines*, n° 36, pp. 53-66.
- Beck F., Legleye S., Chomynova P., Miller P. (2014), « A quantitative exploration of attitudes out of line with the prevailing norms toward alcohol, tobacco, and cannabis use among European students », *Substance Use and Misuse*, Vol. 49, n° 7, pp. 878-890.
- Beck F., Richard J.-B., Guignard R., Le Nézet O., Spilka S. (2015), « Les niveaux d'usage des drogues en France en 2014 », *Tendances*, OFDT, n° 99, 8 p.
- Beck F. (Dir.) (2016), *Jeunes et addictions*. Saint-Denis, OFDT, 208 p.
- Becker H.S. (1963 (tr.fr. 1985)), *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié, 247 p.
- Cadet-Taïrou A., Milhet M. (2017), *Les usages détournés de médicaments codéinés par les jeunes. Les observations récentes du dispositif TREND*. Saint-Denis, OFDT, Note 2017-03, 8 p.
- Chabrol H., Roura C., A. K. (2004), « Les représentations des effets du cannabis : une étude qualitative chez les adolescents consommateurs et non consommateurs », *L'Encéphale*, Vol. 30, n° 3, pp. 259-265.
- INSERM (2014), *Conduites addictives chez les adolescents : usages, prévention et accompagnement*, Paris, INSERM, coll. « Expertise collective », 482 p.
- Le Garrec S. (2002), *Ces ados « qui en prennent » : sociologie des consommations toxiques adolescentes*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 326 p.
- Reynaud-Maurupt C. (2009), *Les habitués du cannabis. Une enquête qualitative auprès des usagers réguliers*, Saint-Denis, OFDT, 312 p.
- Reynaud-Maurupt C., Milhet M., Hoareau E., Cadet-Taïrou A. (2011), « Les carrières de consommation d'usagers de cocaïne inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives une recherche qualitative conduite en France en 2007-2009 », *Déviance et Société*, Vol. 35, n° 4, pp. 503-529.
- Spilka S., Le Nézet O., Ngantcha M., Beck F. (2015), « Les drogues à 17 ans : analyse de l'enquête ESCAPAD 2014 », *Tendances*, OFDT, n° 100, 8 p.
- The Espad Group (2016) *ESPAD Report 2015. Results from the European School Survey Project on Alcohol and other Drugs*. Lisbon, EMCDDA ; ESPAD, 99 p.
- Tiberj V. (2017) *Les citoyens qui viennent. Comment le renouvellement générationnel transforme la politique en France*. Paris, PUF, coll. Le lien social, 281 p.

## Remerciements

Pour leur soutien financier : la Direction générale de la santé et Santé publique France.  
 Pour leur contribution aux entretiens individuels et collectifs : Estelle Aragona, Fernanda Artigas Burr, Antoine Baczkowski, Kathia Barbier, Valérian Bénazet, Patrick Lopez, Nicolas Matenot, Julia Monge et Léonore Roussel.  
 Pour la transcription des entretiens : Nicole Fraysse.  
 Pour son concours à l'exploitation des entretiens : Marc-Antoine Douchet.  
 Pour la revue de littérature préalable : Gabriel Boulet-Thomas.  
 Pour l'accès aux jeunes de la PJ : Hervé Magnin et Lydia Kassa.  
 Pour l'accès au terrain bordelais : Véronique Garguil, Colette Legendre, Thierry Charenton et Franck Jehanin.  
 Pour l'accès aux débats théâtraux de prévention : Manuelle Finon (compagnie Entrées de jeu).  
 Pour leurs relectures : François Beck, Jean-Pierre Couteron, Anne de l'Eprevier, Michel Gandilhon, Thomas Néfau, Christophe Palle, Stanislas Spilka.

## tendances

Directeur de la publication  
Julien Morel d'Arleux

### Comité de rédaction

Henri Bergeron, Emmanuelle Godeau, Bruno Falissard, Aurélie Mayet, Isabelle Varescon, Frank Zobel

### Rédactrice en chef

Julie-Émilie Adès

Infographiste / Frédérique Million

Documentation / Isabelle Michot

## Observatoire français des drogues et des toxicomanies

3, avenue du Stade-de-France  
93218 Saint-Denis La Plaine cedex  
Tél. : 01 41 62 77 16  
Fax : 01 41 62 77 00  
e-mail : ofdt@ofdt.fr



www.ofdt.fr